

georges lukács

ontologie de l'être social

l'idéologie l'aliénation



éditions delga



georges lukács

ontologie de l'être social

le travail

la reproduction



éditions delga



que dans ces dernières, le poids des décisions purement personnelles est encore plus important. On ne doit en tout cas jamais perdre de vue que même les décisions immédiatement purement personnelles sont prises dans des conditions sociales concrètes, et qu'elles sont des réponses aux questions qui surgissent de ces conditions. En dépit de cet indissociable entrelacement entre la dimension personnelle et la dimension sociale, qu'une décision alternative soit le résultat immédiat de motifs personnels ou celui d'une détermination ou d'une intention sociale revêt une importance objective pour son évaluation sociale. D'où l'impérieuse nécessité de considérer ces questions dans toute leur complexité concrète. La contradiction dialectique entre développement des capacités et développement de la personnalité, et donc l'aliénation, n'englobe jamais absolument, malgré toute son importance, la totalité de l'être social de l'homme, mais on ne peut par ailleurs jamais la réduire (sauf en tant que déformation subjectiviste) à l'opposition abstraite de la subjectivité et de l'objectivité, de l'individu et de la société, de l'individualité et de la socialité. Il n'existe aucune sorte de subjectivité qui ne soit sociale dans les racines et les déterminations les plus profondes de son être. L'analyse la plus élémentaire de l'être de l'homme, du travail et de la pratique le prouve irréfutablement.

Une personnalité humaine ne peut donc naître, se développer ou s'étioler que dans un espace socio-historique concret. C'est pourquoi il ne suffit pas de diriger exclusivement l'attention sur la contradiction – qui a bien sûr des fondements profonds – entre le développement des aptitudes et celui de la personnalité. Le développement de la personnalité dépend aussi dans une large mesure de celui de la formation des capacités individuelles. Et si nous ne considérons pas exclusivement les actes individuels de travail, mais si nous prenons en compte la division du travail, il est clair que nous devons voir en celle-ci un facteur important de leur genèse. La division sociale du travail pose en effet à l'homme de nombreuses tâches, souvent extrêmement hétérogènes, dont l'exécution exige une synthèse des capacités hétérogènes de l'homme, qu'elle suscite ainsi en lui. Considérées du seul point de vue de l'activité sociale, elles semblent pouvoir exister séparément, indépendamment les unes des autres. Mais puisque l'individu, comme nous le savons depuis longtemps, est un pôle fondamental de l'être social, il est inévitable,

précisément du point de vue ontologique, que cette simultanéité de tâches hétérogènes acquière chez tous les individus une tendance à la synthèse et à l'unification. Cette synthèse résulte nécessairement du simple fait que chaque homme ne peut exister et agir qu'en tant qu'être unitaire. Si une observation partielle peut différencier ses actes pratiques isolés et les classer dans des rubriques en apparence complètement différentes et indépendantes les unes des autres, ils forment néanmoins pour sa vie personnelle une unité inséparable, entretiennent en elle des interactions indissociables, et même s'ils sont initiés séparément, ils ont dans leur exécution, dans leurs conséquences et dans leurs répercussions sur les hommes eux-mêmes une influence unificatrice. Nous ne devons pas oublier que c'est aux actes d'extériorisation d'un seul et même homme que nous avons affaire ici. Cette formation objective et subjective de la personnalité par l'influence de telles synthèses d'apprentissages de capacités hétérogènes, due à la division sociale du travail, apparaît à des stades très précoces. Il suffit ici d'évoquer la manière dont les profils de personnalités différenciés sont déjà, chez Homère, dans des figures telles que celles d'Hermès, d'Arès, d'Artémis, d'Héphaïstos, etc., des projections des développements de la personnalité qu'a engendrés la division du travail. Et cette différenciation progresse irrésistiblement dans la société. Lorsque dans l'Antiquité tardive, par exemple, apparaissent dans la société les catégories de la dimension privée, il en résulte des changements essentiels de la forme et du contenu de la personnalité dans tous les registres de la vie. Ces évolutions sociales produisent donc le seul espace de possibilités pour la structure et l'action de la personnalité humaine, qu'elle les favorise ou les entrave, dans un sens positif ou négatif.

Le devenir de l'homme en tant que tel est, dans son processus général, identique avec la formation de l'être social en tant que mode de l'être spécifique. Au stade grégaire préhistorique, l'individu se distingue à peine de la pure singularité telle qu'elle existe et se manifeste dans la nature inorganique et organique. Mais le saut qualitatif – même s'il s'étend sur une période prolongée – qui fait d'un être purement naturel un être social s'impose néanmoins dès l'origine dans la relation de la singularité avec la totalité (celle des complexes existants, celle des lois qui régissent leurs processus) d'une manière croissante, intensivement comme extensivement, pa-

rallèlement à l'évolution. Dans la nature, il y a également des différences entre les lois du mouvement des totalités et la manière dont se meuvent les éléments individuels. En remarquant la nécessité de rendre compte statistiquement des processus généraux, Boltzmann a déjà signalé ces différences. Elles sont pourtant déterminées par des nécessités qui montrent une unité entre elles, que ne modifient pas leurs formes spécifiques de mouvement. Même dans la nature organique, où l'apparition ou la disparition d'espèces présentent certains traits nouveaux par rapport à la nature inorganique, cette unité des lois générales reste intacte.

Il en va autrement de l'être social. Puisque l'on a ici affaire, toujours davantage, à l'environnement auto-engendré des singularités (des êtres humains individuels), ce qui est sans analogie dans la nature, et puisqu'il y a à l'origine de tout processus social une position téléologique, une décision alternative, l'essence ontologique de la nécessité générale agissante doit aussi se transformer. La nécessité, dont nous avons partout reconnu l'essence comme une relation « si..., alors », se manifeste dans la nature comme un certain automatisme des réactions des objets, relations, processus considérés, etc. Dans l'être social, la situation se transforme dans le sens que la nécessité ne peut s'imposer qu'en provoquant des décisions alternatives, autrement dit, comme Marx l'a exprimé à diverses reprises, qu'elle se manifeste comme motifs de décisions « sous peine de disparaître ». Cette structure nouvelle n'est pas abolie par le fait que les positions téléologiques déclenchent des séries causales qui s'imposent avec le même type de nécessité que dans les processus naturels. Car chaque fois que ces connexions causales entrent en contact avec les activités sociales de l'homme, la décision alternative, la nécessité « sous peine de disparaître » reprennent leur droit, bien entendu en déclenchant à leur tour des séries causales « naturelles ». (Nous avons montré ailleurs que cette structure est déjà déterminante pour les actes de travail isolés.)

Par conséquent, si sur le fondement de la division du travail qui ne cesse de croître, à la suite des problèmes qu'elle impose à l'individu de résoudre, la simple singularité de l'individu humain se dirige toujours davantage dans le sens du développement de la personnalité – et là aussi, c'est une nécessité « sous peine de disparaître » qui est à l'œuvre –, les relations dynamiques entre la néces-

sité économique sociale générale et le déroulement des processus vitaux isolés qui s'individualisent toujours davantage doivent également changer. Plus le recul des limites naturelles devient prédominant dans l'échange matériel de la société avec la nature, plus les catégories économiques elles-mêmes deviennent plus purement sociales, et plus la première prend de manière toujours plus nette le caractère d'un système de lois, d'un « règne de la nécessité ». Nous avons montré précédemment que ce processus lui-même devient nécessaire et toujours plus indépendant de la volonté, des souhaits des individus. À l'autre pôle de l'être social, où les décisions alternatives influencent de manière essentielle la vie des individus, viennent s'ajouter d'autres interrelations complexes et des déterminations de la pratique. Même s'ils ne peuvent pas déterminer directement la nécessité économique et sociale – les actes des individus inscrits dans ces contextes n'agissent que comme moments de la singularité dans le cadre des lois universelles – ces éléments sont loin d'être négligeables au point de vue socio-historique. Nos réflexions précédentes ont montré que ce que Marx et Lénine appellent le facteur subjectif dans l'évolution, et qui est le plus visible dans les révolutions, a dans une large mesure ses racines dans cette sphère. Lorsque nous parlons ici du conflit entre le développement des capacités humaines par les forces productives et la préservation (ou la destruction) de la personnalité humaine, il est aussi déterminé par la nature double de l'évolution sociale que nous venons de montrer. Ces conflits jouent un grand rôle dans l'évolution de la société, qui peut par exemple se traduire par l'affirmation ou l'échec du facteur subjectif. C'est donc un phénomène social de grande importance. D'un autre côté, il faut se garder de le concevoir, comme on le fait fréquemment de nos jours, comme le schéma unique ou absolument central de l'évolution sociale. L'aliénation n'est que l'un des conflits sociaux, naturellement très important.

Si l'on veut donc vraiment comprendre le phénomène de l'aliénation sans ajouts ou déformations mythologiques, il ne faut pas perdre de vue que la personnalité avec tous ses problèmes est une catégorie sociale. Évidemment, l'homme est immédiatement et irrévocablement un être vivant, comme tous les produits de la nature organique. La naissance, la croissance, et la mort sont et restent des éléments irrévocables de tout processus biologique. Le recul des li-

mites naturelles – un recul permanent, mais jamais une disparition totale –, est néanmoins un signe distinctif, non seulement du processus de reproduction général de la société, mais aussi, inséparablement, de la vie individuelle. Ses expressions fondamentales, la nutrition, la reproduction, peuvent se socialiser fortement, en provoquant des changements qualitatifs, les motifs de socialisation peuvent y jouer un rôle toujours plus important, elles ne peuvent cependant jamais quitter totalement leur sol biologique. C'est pourquoi une évaluation incorrecte des proportions entre les facteurs qui sont ici à l'œuvre – qu'il s'agisse d'une surestimation ou d'une sous-estimation du facteur biologique – conduit obligatoirement à une compréhension fautive de l'aliénation.

C'est ainsi que Marx écrit à juste titre: « La formation des cinq sens est le travail de toute l'histoire passée.¹⁷² » L'évolution de l'homme vers une généricité authentique n'est donc pas simplement, comme le présentent la plupart des religions et presque toutes les philosophies idéalistes, un simple développement des prétendues capacités « supérieures » de l'homme par un refoulement de sa « basse » sensorialité, elle doit au contraire se manifester également dans le complexe général de l'humanité de l'homme – et même, immédiatement, en premier lieu – dans sa sensorialité. Dans les remarques qui préparent et fondent l'observation que nous venons de citer, Marx évoque la perspective de l'homme après qu'il ait surmonté les limitations et les distorsions que la société de classe impose à la vie et il écrit de l'être humain émancipé qui apparaît à ce stade: « L'abolition de la propriété privée est donc l'émancipation totale de tous les sens et de toutes les qualités humaines; mais elle est cette émancipation précisément parce que ces sens et ces qualités sont devenus *humains*, tant subjectivement qu'objectivement. L'œil est devenu l'œil *humain* de la même façon que son *objet* est devenu un objet social, *humain*, venant de l'homme et destiné à l'homme. Les *sens* sont donc devenus directement dans leur praxis des théoriciens. Ils se rapportent à la *chose* pour la chose, mais la chose elle-même est un rapport *humain objectif* à elle-même et à l'homme et inversement. Le besoin ou la jouissance ont perdu de ce fait leur nature égoïste et la nature a perdu sa simple *utilité*, car l'utilité est devenue

l'utilité *humaine*¹⁷³. » Il montre en même temps que « l'avoir » est un moteur déterminant de l'aliénation dans la vie des hommes en tant qu'individus¹⁷⁴. Il s'agit ici aussi du phénomène fondamental qui nous préoccupe actuellement, du conflit apparu dans la société entre le développement et le déploiement des capacités des hommes, et la formation de sa personnalité d'être humain. Il est très important de comprendre clairement que ce conflit concerne la vie tout entière de l'homme, et donc aussi sa vie sensorielle. Si nous voulons comprendre correctement cette situation, nous ne devons pas employer un concept de nature indifférencié. Ce que nous appelons sensorialité de l'homme a pour condition et pour fondement la totalité de l'évolution des êtres vivants, et elle seule au plan immédiat. Au fur et à mesure de l'apparition des espèces animales supérieures, certains phénomènes naturels cessent précisément d'influer directement sur les êtres vivants en tant que forces naturelles sans rapport avec la vie, comme par exemple sur les plantes, et font l'objet d'une assimilation, d'une élaboration biologique en fonction des conditions de vie de ces organismes vivants. Les vibrations de l'air, dans un registre déterminé, deviennent des sons, les ondes lumineuses deviennent les indices d'un monde visible et des couleurs, certains processus chimiques, certaines propriétés chimiques des sens prennent la forme du goût ou de l'odeur. Sans pouvoir examiner de plus près les problèmes qui surgissent ici, nous devons d'une part noter qu'il s'agit là de transformations biologiques, et d'autre part que ces transformations, par leur nature, perfectionnent l'adaptation des animaux supérieurs à leur environnement et favorisent la perpétuation et l'évolution des espèces. Cependant, si l'on admet l'existence en-soi de la nature inorganique dans ses lois réelles, il faut concevoir ces phénomènes naturels indépendamment de ces transformations biologiques, dans leur véritable être en-soi. C'est à cet effet que les sciences de la nature – désanthropomorphisantes – ont élaboré leurs modes de connaissance au cours de l'évolution de l'humanité.

Ce n'est pourtant là qu'un résultat tardif de l'évolution initiée par le travail, l'homínisation et la socialisation de l'homme. La position téléologique dans le processus de travail, la nécessité que les résul-

172 Marx, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 94.

173 *Ibid.*, p. 92.

174 *Ibid.*, p. 91.

tats du travail soient anticipés mentalement avant sa réalisation, impliquent une transformation de l'homme tout entier, y compris celle de sa sensorialité biologique originelle. Engels le met clairement en relief lorsqu'il examine cette évolution : « La vue de l'aigle porte beaucoup plus loin que celle de l'homme ; mais l'œil de l'homme remarqué beaucoup plus dans les choses que celui de l'aigle. Le chien a le nez bien plus fin que l'homme, mais il ne distingue pas le centième des odeurs qui sont pour celui-ci les signes certains de diverses choses. Et le sens du toucher qui, chez le singe, existe à peine dans ses rudiments les plus grossiers, n'a été développé qu'avec la main humaine elle-même, grâce au travail.¹⁷⁵ » Et même si Engels n'a pas jugé nécessaire de l'indiquer dans ce contexte, les deux possibilités de l'évolution des sens, la possibilité que surgissent des conflits de l'aliénation dans le registre de la vie humaine qui se rapporte à eux y sont déjà impliquées. Il va de soi que même pour ce qui concerne la vie sensible de l'homme, le travail n'entraîne pas ce développement des capacités uniquement à l'origine, mais qu'il conserve cette tendance, avec sa prépondérance immédiate, au cours de la totalité de l'évolution. De la perspective de l'être humain, l'apparition de la science désanthropomorphisante appartient également à ce complexe. Il n'en résulte pourtant pas que l'évolution de la personnalité qui se déroule parallèlement ne serait pas affectée par l'évolution des sens. À l'occasion de son analyse économique de l'existence des ouvriers de son époque, Marx a mis au jour l'aliénation dans les expressions vitales des hommes les plus évidemment fondées au plan sensible : « On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l'habitation, la parure, etc., et que, dans ses fonctions d'homme, il ne se sent plus qu'animal. Le bestial devient l'humain et l'humain devient le bestial. Manger, boire et procréer, etc., sont certes aussi des fonctions authentiquement humaines. Mais, séparées abstraitement du reste du champ des activités humaines et devenues ainsi la fin dernière et unique, elles sont bestiales¹⁷⁶. » La métaphore radicale de la « bestialité » n'est pas ici employée en un sens rhétorique, pas plus que l'on ne

175 F. Engels : *Dialectique de la nature*, op. cit., p. 175.

176 Marx, *Manuscrits de 1844*, op. cit., p. 60-61.

doit la prendre seulement au sens littéral. Si on la comprend bien, elle désigne très exactement la situation que certaines aliénations de l'homme provoquent chez lui : il déchoit du complexe humain (en tant qu'être social, que personnalité humaine) générique devenu possible, que l'état de la civilisation – qui comprend naturellement l'évolution des capacités qui en sont le fondement – rend par principe possible. L'inéluctable développement des forces productives du travail, dont nous avons à plusieurs reprises exposé les conséquences, la constante diminution du temps de travail socialement nécessaire à la reproduction de l'homme comme être vivant, a pour conséquence, par l'intermédiaire de l'espace ouvert à la consommation économiquement possible à un moment donné, que le poids économique des actes nécessaires à la reproduction immédiate de la vie physique perd toujours davantage le rôle absolument prédominant qu'il avait à l'origine, et qu'apparaissent des besoins et des moyens de les satisfaire qui s'écartent toujours plus de la reproduction immédiate de la simple vie. Ce processus est à la fois extensif et intensif, quantitatif et qualitatif. D'une part apparaissent des besoins susceptibles d'être satisfaits qui ne pouvaient pas exister aux étapes primitives, de l'autre, les besoins vitaux indispensables reçoivent des modes de satisfaction qui les élèvent à un niveau plus élevé et plus socialisé, et les éloignent de la reproduction immédiate de la vie. Ce phénomène est particulièrement évident dans le cas de l'alimentation. Il est naturellement possible qu'un progrès de ce genre ait lieu dans les classes dominantes tout en n'ayant qu'un rapport lointain avec la satisfaction des besoins dans l'ensemble de la société, mais même dans ce cas, c'est un perfectionnement qui se produit dans la tendance historique générale et qui élève, par exemple, la faim avec ses effets purement physiologiques à l'appétit déjà socialisé. Une régression dans ce registre peut entraîner une rechute à un stade physiologique élémentaire et brutal, et par conséquent une aliénation de la sensibilité humaine par rapport au degré social déjà réellement atteint. C'est ce que Marx exprime adéquatement par le mot « bestial ».

Cette évolution apparaît avec une ampleur et une profondeur encore bien supérieures dans l'autre grand domaine de la reproduction immédiate de l'espèce humaine, la sexualité. Fourier a tout à fait raison lorsqu'il considère l'évolution sociale humaine dans ce registre

comme un indice de l'état atteint par la civilisation. Sur cette question, Marx se rattache toujours étroitement à la perspective socio-critique de Fourier, et il commente ainsi les aliénations qui naissent inévitablement sur ce terrain : « Le rapport immédiat, naturel, nécessaire de l'homme à l'homme est le *rapport de l'homme à la femme*. Dans ce rapport générique *naturel*, le rapport de l'homme à la nature est immédiatement son rapport à l'homme, de même que le rapport à l'homme est directement son rapport à la nature, sa propre détermination *naturelle*. Dans ce rapport *apparaît* donc de façon *sensible*, réduite à un *fait* concret la mesure dans laquelle, pour l'homme, l'essence humaine est devenue la nature, ou celle dans laquelle la nature est devenue l'essence humaine de l'homme. En partant de ce rapport, on peut donc juger tout le niveau de culture de l'homme. Du caractère de ce rapport résulte la mesure dans laquelle l'homme est devenu pour lui-même *être générique, homme*, et s'est saisi comme tel ; le rapport de l'homme à la femme est le rapport le *plus naturel* de l'homme à l'homme. En celui-ci apparaît donc dans quelle mesure le comportement *naturel* de l'homme est devenu *humain* ou dans quelle mesure l'essence *humaine* est devenue pour lui l'essence *naturelle*, dans quelle mesure sa *nature humaine* est devenue pour lui la *nature*. Dans ce rapport apparaît aussi dans quelle mesure le *besoin* de l'homme est devenu un *besoin humain*, donc dans quelle mesure l'homme *autre* en tant qu'homme est devenu pour lui un *besoin*, dans quelle mesure, dans son existence la plus individuelle, il est en même temps un être social.¹⁷⁷ » On trouve dans ce passage les éléments essentiels de la transformation de la relation naturelle – qu'il est impossible d'éliminer – entre les sexes à une situation de la personnalité humaine, et par la même occasion à une conduite de vie humaine et générique, à une réalisation de l'espèce ayant cessé d'être « muette » par une véritable humanisation de l'homme. L'idée que l'homme pourrait de lui-même, à partir de sa pure intériorité, devenir un être humain et à plus forte raison une personnalité est un préjugé idéaliste subjectiviste. De même que l'humanisation ne peut s'accomplir objectivement dans le travail et dans le développement des capacités qu'il entraîne au plan subjectif que si l'homme cesse de réagir au monde qui l'entoure à la manière des animaux, c'est-

à-dire en s'adaptant simplement aux différentes conditions données du monde extérieur, et que s'il participe au contraire lui-même pratiquement et activement à sa transformation en un environnement humain toujours plus social, qu'il crée lui-même, il ne peut devenir un être humain, en tant que personne, que lorsque ses relations avec ses congénères acquièrent et réalisent pratiquement des formes plus humaines, en tant que relations entre êtres humains.

Comme Fourier l'a bien vu, la plus immédiate et la plus irrévocable de ces relations est celle de l'homme et de la femme. Dans ce registre comme dans tous les autres, mais ici de manière particulièrement accentuée, le processus d'humanisation se déroule selon deux voies vers la généralité, autonomes et pourtant imbriquées, dans lesquelles s'exprime l'identité, en dernière instance, de l'humanisation et de la socialisation. Nous avons déjà souvent parlé de la généralité en-soi. Celle-ci se développe au cours de l'évolution du travail, de la division du travail, etc. jusqu'à présenter la structure d'une formation, et modifie constamment la vie sensible immédiate des hommes. Le matriarcat et sa disparition appartiennent aux grands effets auxquels est soumis le rapport de l'homme et de la femme, et il n'est pas de développement, pas de naissance ou de disparition de formations sociales qui n'aient connu la même dynamique d'évolution. Les fonctions socialement modifiées qui en résultent dans le rapport de l'homme et de la femme, en tant que facteurs de la division sociale du travail occasionnent – indépendamment des intentions de ceux qui y sont impliqués – de nouvelles relations sociales extrêmement significatives, qui ne produisent pas nécessairement de bouleversements immédiats dans les relations entre homme et femme, même si elles créent en permanence de nouveaux espaces de possibilités pour elles. En effet, il est clair que depuis la disparition des formes de vie matriarcales, la domination de l'homme, l'oppression de la femme sont devenues des fondements permanents de la vie sociale des hommes. Engels écrit à ce propos : « Le renversement du droit maternel fut *la grande défaite historique du sexe féminin*. Même à la maison, ce fut l'homme qui prit en main le gouvernail ; la femme fut dégradée, asservie, elle devint esclave du plaisir de l'homme et simple instrument de reproduction. Cette condition avilie de la femme, telle qu'elle apparaît notamment chez les Grecs de l'époque héroïque, et plus encore de l'époque classique,

¹⁷⁷ Marx, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 86-87.

on la farde graduellement, on la pare de faux-semblants, on la revêt parfois de formes adoucies; mais elle n'est point du tout supprimée¹⁷⁸. » Ce n'est pas ici le lieu de retracer même sommairement l'histoire de cette période d'oppression de la femme, qui n'est pas encore surmontée aujourd'hui. Dans le cadre de notre problème, considérée dans sa totalité, il est clair qu'elle constitue une aliénation des deux sexes, car nous savons déjà que l'aliénation active d'un autre être humain entraîne inévitablement l'aliénation de celui qui en est responsable.

Cette observation générale doit pourtant être aussitôt complétée par celle que ne pas prendre en compte l'élément subjectif, la conscience de ceux qui exercent et qui subissent l'aliénation, serait antihistorique et déformerait notre objet. Cette remarque ne remet pas en cause la vérité universelle de l'affirmation selon laquelle toute l'évolution de la civilisation, en elle la relation de l'homme et de la femme, se déroule généralement sous des formes aliénées, et que par conséquent des formes d'aliénation successives sont nécessairement des composantes de l'évolution jusqu'à nos jours, qui ne pourront être réellement dépassées que dans le communisme. Cependant, aussi bien le phénomène de l'aliénation que la signification sociale et humaine des tentatives pour la dépasser changent très fortement de physionomie, selon la manière dont l'aliénation est liée à une conscience de son indignité humaine. Puisque la dimension humaine et sociale de cette conscience jouera un rôle important dans les analyses suivantes, il est peut-être opportun de l'examiner brièvement ici. Que les exemples qui suivent, tirés de l'Antiquité, aient trait à la femme soumise à l'esclavage ne change ici rien d'essentiel: l'esclavage et les institutions analogues (du *jus primae noctis* à l'asservissement sexuel des domestiques) jouent en permanence un rôle très important dans l'histoire de l'aliénation de la vie sexuelle. Prenons tout d'abord l'*Iliade*: Briséis devient l'esclave d'Achille; après leur grande querelle, il doit la céder à Agamemnon, et elle lui est restituée lors de leur réconciliation. Elle n'est qu'un simple objet « doué de parole » qui passe tout aussi bien qu'un objet muet de la possession de l'un à l'autre. Dans *Les Troyennes* d'Euripide, la vio-

lation de la dignité humaine que représente cette pratique fait déjà le thème principal. Que les Troyennes doivent devenir les esclaves des vainqueurs demeure sans doute un fait intangible, néanmoins présenté avec l'indignation – bien entendu impuissante – qu'il suscite, et dans laquelle surgissent quelques éclairs fugaces de l'aspiration purement subjective à une résistance active. Dans *Andromaque* du même dramaturge, cette résistance prend déjà une forme qui se traduit dans une pratique individuelle: dans une situation de crise aiguë, Andromaque agit comme si elle était un être humain tout aussi libre que ses antagonistes et impose donc aux autres – dans la réalité stylisée de la tragédie – de se comporter à son égard comme telle, bien entendu sur l'arrière-plan de la tension créée par le fait que son statut irrévocable d'esclave peut à tout moment lui coûter la vie. Ce qui fait tout l'intérêt de cette atmosphère dramatique pour l'histoire de notre problème, c'est que l'opposition contre l'aliénation s'y exprime avec l'intensité maximale qui était possible dans l'Antiquité: naturellement, comme ce sera avant tout le cas chez les Stoïciens, en tant que dépassement intérieur, spirituel de l'aliénation, et sans la moindre perspective de pouvoir faire de sa suppression objective l'objet d'une lutte.

Il n'en reste pas moins que naît ici l'une des déterminations importantes du processus de l'aliénation et de la lutte contre elle: la conscience d'appartenir à l'humanité, en tant que généricité pour-soi, apparaît déjà socialement irrévocable; même au sein de son aliénation, l'homme aliéné n'en conserve pas moins sa généricité en-soi; l'esclavagiste et l'esclave, le mari et la femme au sens de l'Antiquité sont déjà des catégories sociales, et même dans l'aliénation la plus extrême, ils s'élèvent au-dessus de la simple existence naturelle des débuts de l'homínisation (où des aliénations de nature sociale étaient encore naturellement inconnues). Les victimes de l'aliénation ne sont donc pas ici purement et simplement privées de leur humanité sociale, de leur appartenance à la socialité de l'espèce humaine; même si la désignation de l'esclave comme *instrumentum vocale* implique cette privation en termes juridiques, l'esclave reste objectivement, en-soi, un être social, un spécimen du genre humain. Et les choses ne sont pas telles que seul l'être objectif entrerait ici en ligne de compte, puisque la conscience, les réactions conscientes à toutes les tâches et exigences sociales qui résultent nécessairement

178 Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée, et de l'État*, Éditions Sociales, Paris, 1962, p. 57.